

Meister Albert¹: Pour en finir avec l'autogestion yougoslave.

Je viens de lire ce dossier sur la Yougoslavie et, dans un moment d'humeur, je me demande si je ne devrais pas proposer à notre comité de rédaction de ne plus rien publier sur la Yougoslavie, d'en terminer une fois pour toute avec cette sacro-sainte autogestion yougoslave. Je sais bien ce qu'une telle attitude peut avoir d'excessif mais, enfin, ne ressort-il pas clairement des textes recueillis par Jean-Louis Laville

1. que les seules manifestations vivantes de l'autogestion dans les entreprises yougoslaves sont les grèves ; des grèves qui se font contre les nouveaux patrons incarnés par les inamovibles délégués des syndicats, du Parti et des technocrates, plus, naturellement, pour le décor, quelques ouvriers en appétit d'ascension vers la notabilité? Or, est-il vraiment nécessaire d'aller jusqu'en Yougoslavie pour étudier des grèves et les expériences authentiques d'autogestion qui se déroulent au sein des comités de grève : que l'on étudie ces questions ici même, dans les entreprises de ce pays, puisque les luttes sont finalement les mêmes ; que, dans les deux cas, les dominés veulent davantage du gâteau et ceux qui ont les bonnes places ne veulent rien céder ; que dans nos pays occidentaux les choses sont, en tout cas, plus claires car non obscurcies (du moins, espérons-le, pas encore !) par le verbiage autogestionnaire ; et, enfin, parce qu'ici on peut au moins parler de ces faits sans se faire exclure d'une université ou se voir retirer son passeport;

2. que l'autogestion que la Ligue entendait étendre-à tous les domaines de la vie sociale n'existe pas ; qu'il n'y a, par exemple, aucune politique culturelle autogestionnaire et que les avant-gardes artistiques se heurtent en Yougoslavie à la même indifférence du public et à la même médiocrité des consommations et aspirations culturelles que dans nos pays dits capitalistes ; que, partout, le cheap, le fast food culturel et le « style » Galeries Barbès représentent les seuls horizons culturels de masse et qu'il n'y a donc pas lieu de se déplacer si loin à l'étranger pour essayer de comprendre ce que sont les conditions d'accueil des nouvelles pratiques artistiques ; qu'il vaut mieux, tout compte fait, rester ici, et cela d'autant

¹ Albert Meister a eu une double carrière de sociologue. La première est mondialement connue et il a travaillé sur des expériences communautaires au Mexique, en Israël, en Yougoslavie et en Argentine. Son cadre intellectuel pour le premier monde était que les associations communautaires s'ankylosent dans la durée et délèguent tout le processus démocratique qu'elles pouvaient avoir à des dirigeants qui leur donnent un profil d'entreprise classique. Pour le tiers monde, l'analyse était un peu différente: les structures collectives traditionnelles sont fermées aux changements, les structures qui veulent les transformer sont bureaucratisées, les mutations ne peuvent venir qu'en s'appuyant sur une minorité éveillés et dynamique.

Dans cette phase les œuvres les plus connues sont: *Coopération d'habitation et sociologie du voisinage* (1957), *Socialisme et autogestion, l'expérience yougoslave* (1964), *La participation dans les associations* (1974 [articles des années 1960]).

Dans les années 1970, Meister adopte une vision plus critique des systèmes idéologiques et plus proche des salariés *L'Afrique peut-elle partir?* (1966), *Où va l'autogestion yougoslave?* (1970), *L'inflation créatrice* (1975), *L'autogestion en uniforme* (1981, sur le Pérou).

Cet article écrit quelques mois avant son décès montre une lucidité impressionnante.

plus que, à tout prendre, le culturel et l'artistique y sont moins gris, moins ternes et, à nouveau, qu'on peut y parler du réalisme socialiste sans craindre de devoir en avoir peur;

3. qu'il est également inutile d'aller en Yougoslavie pour observer comment sont traités les déviants qui, par exemple, prétendent occuper des maisons vides, et qu'il vaut mieux voir comment cela se passe chez nous, d'autant plus que nos polices occidentales sont en général mieux outillées et que celles de l'Est ne copient leurs gadgets qu'avec retard ; autant donc, voir les choses dans leur plus vive modernité;

4. que le machisme, la phallocratie et l'antiféminisme sont tout aussi répandus dans les organisations qui incarnent le pouvoir dans la société du « socialisme réel » que dans la pratique quotidienne des organisations ouvrières, partis de gauche et syndicats, de nos sociétés occidentales ; que les mouvements de femmes s'y heurtent au même scepticisme et à la même rudesse gentille d'un côté comme de l'autre de la frontière idéologique ;

5. que les revues et groupes d'intellectuels yougoslaves d'opposition se trouvent dans les mêmes conditions d'oppression et de répression que dans le reste des autres pays du « socialisme réel ». Comme on ne voit pas pourquoi les choses changeraient rapidement alors qu'elles se prolongent ainsi depuis trente ans et, qu'au contraire, elles ne font qu'empirer depuis la mort de Tito et avec les rivalités pour sa succession, on ne voit donc pas pourquoi privilégier l'étude de la répression yougoslave par rapport à celle des autres pays de l'Est, sous prétexte de l'existence d'un vocabulaire et d'une chappe bureaucratique-juridique autogestionnaire ;

6. que la seule chose que nous puissions faire d'utile pour les universitaires dissidents yougoslaves est de leur préparer ici, en Occident, les structures d'accueil qui seront nécessaires quand la situation qui leur sera faite deviendra absolument intolérable et qu'ils devront s'enfuir ;

7. et, enfin, que si nous voulons être plus utiles à la cause de l'autogestion, que nous cessions peut-être de fréquenter les colloques, congrès et séminaires organisés périodiquement par les organisations populaires, syndicats et autres courroies de transmission, et auxquels elles nous conviennent dans le but de moins en moins caché de cautionner leur domination? N'allons dorénavant en Yougoslavie qu'en touristes et, si nous voulons vraiment écouter l'autogestion, arrêtons-nous dans ces innombrables micro-expériences qui fleurissent autour de nous; on ne nous y servira pas autant de rasades de slibowitz mais non plus autant de discours en langue de bois.

Si le dossier préparé par Jean-Louis Laville a permis de mettre en lumière ces phénomènes, de montrer l'envers du décor autogestionnaire, il n'aura pas été inutile. D'ailleurs, par le fait même qu'elle portait sur d'autres domaines que le champ bloqué de l'autogestion dans les entreprises - la culture, l'université, les revues, les mouvements sociaux -, son enquête montre à l'évidence que l'autogestion n'est jamais sortie des murs de l'entreprise, qu'elle n'a été qu'une manière d'organiser la production et de gérer les producteurs au lendemain de la guerre et dans les circonstances de la reconstruction du pays, mais qu'elle ne s'est jamais, contrairement à tous les espoirs et proclamations, répandue dans les autres domaines de la vie; et même davantage, à l'instar du catéchisme marxiste servi dans toutes les écoles, que la simple mention de l'introduction de l'autogestion dans d'autres domaines que le ghetto du travail est actuellement accueillie par les Yougoslaves eux-mêmes, dans le meilleur des cas comme une plaisanterie usée, et dans l'ordinaire comme une menace. Certes, tout cela n'est pas nouveau, mais ce que l'enquête de Laville fait redouter est que le ronronnement autogestionnaire des apparatchiks de toute sorte, arrivés au pouvoir grâce à l'autogestion dont ils avaient été naguère les militants, ne devienne aujourd'hui depuis la disparition de Tito, le langage qui justifiera la reprise en main qui devra bien inévitablement se produire, aussi bien dans les entreprises minées par la

récession que dans les institutions et la vie quotidienne menacées par les nationalismes et les séparatismes. Que cette remontée de l'autoritarisme soit le fait de l'initiative des dirigeants politiques des Républiques les plus riches et les plus puissantes ou, comme ailleurs (et pourquoi pas ?)² par le fait des militaires, il importe peu.

La mort de Tito montre plus que jamais qu'il n'y a aucun contre-pouvoir institutionnalisé et qu'il y a maintenant fort à craindre que la Yougoslavie ne conserve pas sa place, tant enviée à l'Est, de pays le moins dictatorial des pays du socialisme réel. La répression qui s'abat en ce moment sur les universitaires et intellectuels indépendants et, plus généralement, sur tous les déviants et oppositionnels, laisse penser que le processus est déjà bien en marche. Et il est triste de constater que c'est au nom du renforcement de la société autogestionnaire qu'il se fait. L'autogestion devient ainsi de plus en plus nettement le vocabulaire de la répression. Mais ne pouvions-nous pas nous y attendre? Après tout, il y a trente ans qu'on nous assure que les universités sont autogérées et il a fallu pas mal d'années pour que nous constatons que ce n'était pas du tout le cas. Quand les prisons et les camps seront à leur tour qualifiés d'autogérés, nous faudra-t-il autant de temps pour ouvrir les yeux ?

Albert MEISTER "Pour en finir avec l'autogestion yougoslave". Revue *Autogestion*, n° 6, 1981, pp. 255-258.

² *Cette crainte d'une intervention toujours possible des militaires me fait penser à l'Espagne. Que l'on veuille bien me pardonner le parallèle iconoclaste mais que l'on veuille aussi réfléchir un instant à quelques-unes des multiples ressemblances entre les deux pays: le niveau de développement, le processus récent d'industrialisation, les séparatismes et nationalismes régionaux, le recours massif à l'émigration de la force de travail, la longue permanence au pouvoir de dictateurs prestigieux et rénovateurs (eh ! oui, c'est le cas aussi de Franco), l'émergence des classes moyennes à l'abri du régime autoritaire, etc. Bien sûr, comparaison n'est pas raison mais on sera sans doute d'accord avec moi quand je souhaite que les communistes yougoslaves trouvent rapidement leur Juan Carlos qui, au besoin, les protégera de leurs militaires...*